

4EME DE COUV

1944 ! Près de la frontière, deux villes, deux familles. L'une près de Forbach et l'autre à Perl en Allemagne. La guerre n'est hélas pas finie et ces deux familles qui ne se croiseront pas, vont vivre un cauchemar. Il est grand, elle est belle, tous les réuni et portant il y aura de la haine ! Une haine qui les poursuivra longtemps, alimentée par leur promiscuité et leur attirance réciproque.

Un roman, sous l'occupation, où règne encore la terreur, les bombes et la gestapo. Rigide, aux senteurs de poudre et d'évasion. Les comptes à régler, qui donneront toute la dimension à ce roman plein d'âpreté, d'ambition et d'amour. Une victoire aussi sur le futur, sur cet amour, mais à quel prix ?



LES LARMES DE LA HONTE.

Août 2015

Antoine LORENZO.

LES LARMES DE LA HONTE.

FORBACH 1944.

L'HUMILIATION SUPREME.

En ces tristes instants où la honte vous liquéfie,

Il n'est de mots, pour dire ce que cela signifie !

Autour de vous, il y a tous ce gens qui crient.

Votre corps et votre âme, tout entier, en sont avili !

A. L.



La beauté de ce site, avait séduit depuis fort longtemps Arnold sur une vieille photo. Cette Manneporte faisant une arche harmonieuse, l'enchantait. Il fit la connaissance ensuite de la porte de l'aval et l'aiguille, située plus au nord, qui culmine à 140 mètres, à la pointe venant de la terre. Il est

vrai que cette vue aérienne comble la vue, quant au fin ciselé de la roche érodée, qu'à la grandeur de l'ouvrage ainsi créé.

On y distinguera également fort bien, Etretat dans la cuvette Est, juste après la pointe de la porte d'Aval, qui surveille de près toute cette féerie. En amont on y rencontrera la porte d'amont et ses plages isolées.

CHAPITRE 1.

LES LARMES DE LA HONTE.

La voiture noire s'arrêta comme chaque semaine au numéro 36. Il en sortit comme à chaque fois, deux soldats en imperméable kaki, armés tout deux d'une arme automatique. Puis l'un d'eux ouvre la porte arrière et laisse sortir un gradé en uniforme.

Klaus Wagner est un haut responsable de la déportation. On referme derrière lui la porte et ils montent les trois marches qui les séparent de l'habitation. Nous sommes encore en 1944.

Le 36 abritent une modeste famille, composée de Katerina Schubert, de son fils, Arnold et de sa grand-mère Félicia, d'origine Italienne. Son mari, Simon, récemment déporté, pour son obédience juive, a été embarqué avec tant d'autres vers les camps de la mort, en 44. Katerina élève le mieux possible son fils, en faisant des ménages et cache le plus souvent sa mère, à l'arrière cuisine, voire à la cave, avec le petit.

Arnold affichait à peine ses dix ans et ne comprenant pas tout, ressentait assez bien cette tension d'inconfort et d'occupation d'un Allemand, qui n'était pas vraiment apprécié.

Ces visites hebdomadaires lui faisaient peur, avec cette arrivée de ces deux soldats armés, puis ce gradé, bardé de médailles. Il savait pourquoi il venait voir sa mère. Aux crissements des pneus, mère envoyait le petit et la grand-mère se cacher derrière cette porte vermoulue, qui laissait tout voir et hélas tout entendre aussi. Quelle misère pour un si petit enfant !

Sitôt rentré, un soldat restait au dehors devant la porte avec son arme et l'autre pénétrait le modeste logis avec son supérieur. Il se plaçait toujours devant la porte, lui aussi et restait muet jusqu'au départ, les jambes légèrement écartées. Klaus faisait claquer volontairement ses bottes sur le plancher et s'approchait toujours de la grande table en bois brut et posait sa casquette aux étoiles incrustées sur le rebord de celle-ci, ainsi que ses gants soigneusement empilés et cette cravache qui ne la quittait jamais.

– Guten Tag, shoen mademoiselle Katerina, on a quelque chose pour moi aujourd'hui ? Vous à chaque fois plus belle, plus attirante savez-vous ? Votre beauté m'émeut !

La peur s'empare de la belle, car elle sait pourquoi il est là. A part des pâtisseries où autres confiseries préparées par ses soins, elle sait ce qu'elle doit donner « en plus » ! Chaque mercredi elle tremble de peur à son arrivée. Elle sait ce qu'il faut faire et cela l'écœure au plus haut point. Faire tout cela devant son fils et sa mère, cachés à trois mètres d'eux.

Il la regarde chiffonner ce torchon inutile et essaie de gagner du temps, mais Van Klaus n'a pas de temps à perdre et elle le sait bien. Donc, comme une automate, elle va s'exécuter. Elle se retourne pour sortir du vieux meuble, un petit plat recouvert d'un tissu délavé et le pose sur la table. De sa cravache flexible, il soulève ce frêle rempart et aperçoit ce petit gâteau confectionné pour lui, pour qu'il l'oublie, elle, mais il revient toujours. On n'oublie pas une belle sirène de 27 ans, comme Katerina, grande, fine, aux longs cheveux et tellement désirable. Des yeux d'un bleu profond et un corps que l'on ne peut guère oublier.

Quand la guerre s'installe il vaut mieux ne pas être trop jolie, mais madame Schubert est une femme séduisante. Des personnes attentionnées lui ont dit qu'au 36 il y avait une très jolie femme seule, qui pourrait sûrement occuper le gradé. Elle est seule désormais.

– Alors, Katerina, on oublie les bonnes manières ? C'est incorrect de votre part.

Il dépose alors le Lüger sur la table pour bien montrer que la plaisanterie n'est pas de mise et que de le faire attendre n'est pas du meilleur goût... Alors docile, comme chaque mercredi, elle s'agenouille et s'occupe de Monsieur. Morte de peur et surtout de honte, car son fils et sa mère

regardent, elle est obligée de s'exécuter face à eux ou presque. Cette soumission pour elle est d'un dégoût insupportable, et ces relents qui arrivent jusqu'à elle, lui donnerait plutôt l'envie de vomir. Pourtant il est là, debout et attend sa récompense. Et il ne faut pas faire attendre le S.S Wagner. « Elle apprendra plus tard qu'il n'était hélas pas S.S., mais un homme de la gestapo »

Lentement, elle ouvre son pantalon et déboutonne un à un ces boutons militaires. Elle tente à chaque fois de retenir sa respiration, pour exécuter cet horrible acte. Pourtant elle sait qu'elle est obligée de lui obéir, sinon c'est, où l'exécution sommaire, ou l'envoi dans les camps. La caresse buccale longuement effectuée, Katerina est soulevée et posée, comme à l'habitude, sur le rebord de la table, la joue collée sur celle-ci. Puis il soulève sa longue robe fleurie, mais délavée et ôtant sa culotte qui la protège encore, écarte ses belles jambes en un compas insolent que des yeux cachés peuvent voir. Il empoigne alors son sexe devenu horizontal et gonflé de désir. Il écarte encore les cuisses de l'infortunée et se glisse en elle en forçant. Elle crie comme à chaque fois et pleure en silence. Il ignore ses plaintes et autres suppliques, il laboure ce corps qui lui appartient désormais, puisqu'il se l'est approprié. Il utilise cette créature au grès de son envie, chaque mercredi en la possédant sans retenue, ni respect.

Derrière la porte, c'est Arnold qui trépigne de rage et sa grand-mère, a toutes les peines du monde à retenir ses cris et ses gesticulations. Elle le bâillonne de sa main, car si les Allemands savent qu'ils sont là, ils seront emmenés, voir exécutés. Donc Félicia le retient de toutes ses forces pour que le silence règne.

Klaus a bientôt terminé son œuvre, car dans un élan plus bestial, prononcé dans sa langue, il éructe des mots surement orduriers. Puis se vide par saccades dans le corps frêle de la belle innocente, qui subit son supplice en silence. Le viol n'est pas reconnu en temps de guerre. L'occupant a tous les droits. Il savoure cette victoire sur l'ennemi quel qu'il soit et se délecte encore un moment, de ce bien être que lui procure cette « guerre-là. »

Son acte enfin terminé, il se retire du corps, dont les fesses sont devenues rouges par le frottement des boutons de son uniforme. Il essuie son sexe maculé sur sa robe fleurie, réajuste ses boutons de braguette ainsi que sa veste. Puis il s'empare de ce présent gustatif en lui disant :

– Merci pour toutes ces « douceurs », mademoiselle, à très bientôt.

Il reprend son képi énorme et se l'ajuste à nouveau avec deux doigts et d'un claquement de talons sonore, invite le garde à ouvrir la porte. Après avoir repris ses gants et sa cravache, instrument le liant sans doute à une certaine autorité, il arrive sur la marche et lance encore :

– Vous êtes décidément très agréable, chère madame. Vivement ! Auf wiedersehen !

Puis sans se retourner, il se dirige vers la voiture noire où la porte est déjà ouverte et s'engouffre dedans. Les portes claquent et celle-ci disparaît dans un nuage de poussière sale. Dehors il y a des yeux qui voient. Derrière les rideaux encrassés, on regarde cette voiture qui fait peur, s'éloigner enfin. Personne n'aime ces rendez-vous dans cette rue si calme. Depuis qu'ils se sont installés là, l'ennemi est présent plus souvent. Cela fait peur. Les S.S ? La Gestapo ? Nul ne sait vraiment, mais ces venues inquiètent tout le village, par ces fréquentes habitudes. On parle aussi en discrétion. On chuchote, mais rien ne se dit vraiment, on voit, c'est tout. On retient aussi !

Sitôt sortis, Félicia qui ne peut plus le retenir, libère enfin Arnold qui court vers sa mère anéantie. Elle n'a pas le temps d'aller faire un brin de toilette. Elle est assise sur une chaise en pleurant. Elle le console comme elle peut, mais le petit comprend, entend et à six ans, bientôt sept, il sait beaucoup de choses. Il sort et devine pourquoi ils viennent ici plutôt que dans une autre maison. Quand l'occupant est là, on se tait, mais quand ils sont partis, les langues se délient. Arnold entend des choses qu'il ne devrait sans doute pas entendre et voit des choses impures. Il retient tout et révèle aussi à sa mère ce qu'elle doit savoir !

Tout a commencé par un beau matin de Mai, où à neuf heures, un violent coup de crosse a été donné sur la porte. Katerina a été ouvrir et s'est trouvée devant un homme gradé, comme Klaus, qui lui a demandé :

– Simon Schubert, c'est ici ?

– Oui, mais il n'est pas là.

Alors il est entré et au milieu de la pièce il a appelé.

– Mr Schubert, svp, je vous attends !

Ceci dit, il a sorti son lüger et l'a posé sur la tempe gauche de Katerina et a réitéré sa question pour la dernière fois.

– Monsieur, si dans cinq secondes vous n’êtes pas là, vous direz au revoir à votre femme. De toute façon je vous retrouverais.

Alors, doucement, comme un automate, Simon sort d’un endroit sombre et se présente, mort de trouille. Il sait pourquoi il est là. Il sait où il va l’emmener. D’obédience juive, son sort est tout tracé. Il est liquéfié, mais ne peut pas laisser cet homme, supprimer sa femme. Il se rend.

– Je suis Simon Schubert !

– Emmenez-le ! Désolé pour le dérangement madame Schubert ! Grub ! (Salutations)

Et Simon de disparaître dans une de ces tractions noires, qui faisaient frémir toute la cité.

Depuis, Katerina n’a bien sûr plus jamais revu son mari. Cela fait maintenant presque deux années qu’elle subit les assauts de Von Klaus Wagner, sur dénonciation. Le voisinage s’est habitué à cette catin qui reçoit l’ennemi.

Dans ce petit village, où tout se sait, mais où tout se tait, Arnold se promène un peu partout et glane des précieuses informations. Il veut savoir, pour plus tard. Se renseigner, car la guerre finie, les gens, les mémoires, oublient.

– Non Mr l’Allemand, ici, il n’y a pas de fille, mais au 36 il en est une fort jolie, vous verrez. En plus elle ne dit jamais non, aux beaux messieurs. Au 36, allez-y, vous ne serez pas déçu.

« Celle du 36 ? Elle collabore avec les « Bochs, » c’est sûr ! Ils y restent au moins vingt minutes tous les mercredis. Tu crois quoi, qu’ils jouent aux cartes ! C’est une catin qui s’offre à l’ennemi » etc...

Arnold entend tout et retient tout. Il a de la mémoire. Il veut se venger, un jour. Venger sa mère qui a été si salement utilisée. Son père que l’on a enlevé. Sa mamie qui n’aurait jamais dut voir cela, elle aussi. A son âge, elle a le cœur de plus en plus fragile désormais.

– Oui, un jour ils vont payer pour tout ça. Quand je serais plus grand. En attendant je vais noter, retenir et voir. Entendre aussi. Il se dit des choses impensables, dans cette rue.

En attendant le pauvre ne peut que se cacher lorsque l’ennemi s’approche et pleurer quand sa maman est « utilisée ». Plus tard il comptera, les venues de cet homme. Quatre fois par mois, il arrive devant chez elle. Cela fera quarante-huit fois dans l’année, que la séduisante jeune femme

s'offrira contre sa volonté, à cet homme qui a vite repéré cette belle opportunité. De toute façon c'est la plus belle du voisinage. Pourquoi aller chercher ailleurs ?

Elle en a marre Katerina, d'être salie, humiliée ainsi devant son petit garçon, qui voit sa mère obligée à de telles pratiques. Mais dehors les avis ne sont pas les mêmes. Dans ces années de trouble, où tous ont peur de l'ennemi, on préfère jeter sur le voisin, l'ombre d'un doute où d'une action, rien que pour sauver sa peau. Et les bouches parlent bien sûr, elles parlent beaucoup trop. Mais Arnold grandi et il écoute, il voit aussi, de bien curieuses choses. Chez l'épicier par exemple où le déballage est chose courante. On y côtoie toute la ruelle et davantage.

– Ah bon le facteur aussi, bin ça qui l'eût cru ? Il collabore aussi en douce. Un jour il va devoir payer.

– Et la catin du 36, vous croyez quoi, hein ? Elle s'offre à qui veut bien la prendre. C'est honteux et devant son petit garçon en plus. Et cette grand-mère qui assiste aussi à ce spectacle.

– Monsieur Untel aussi a aidé deux soldats, l'autre jour. Il leur a même souri. Quelle honte ! Pourquoi ne pas les faire entrer chez lui et leur offrir à boire. C'est honteux ce que l'on vit.

Dans un petit village comme celui-ci, tout se sait très vite et tout se colporte encore plus vite. La peur au ventre dès l'arrivée d'une voiture noire. La peur d'être dénoncé, même si tu n'as rien fait. Le manque, la rareté, ça rend méchant. On n'est pas bien le ventre vide ! L'angoisse aussi des passages plus fréquents des S.S qui passent à toute allure. Ça ne rassure pas, ça inquiète et ça fait naître chez certain, des idées pour se disculper, plus tard.

Cependant, Arnold grandi doucement et bientôt ses onze ans dans l'année 45, l'ont amené à instruire un petit carnet. Il y note chaque détail, de madame Besnier, quand elle accompagne ce bel Allemand pour lui montrer la route. Ou ce monsieur Zeneker employé justement à l'épicerie qui va lui-même apporter la commande à la Komendenthur. Le patron lui a même prêté l'automobile, ou plutôt la petite carriole qui sert pour les petites livraisons. Tout le monde accuse tout le monde et l'ambiance est devenue plus que stressante. Déjà qu'en temps de guerre, ce n'est pas génial. Mais avec ses passages, ces on-dit, ces mensonges, rien n'est sain désormais.

Mais Arnold n'a pas peur et cogite déjà une vengeance lointaine. Pour l'heure, son jeune âge l'en empêche, mais il prépare doucement son plan d'attaque.

De son air un peu canaille, se cache un petit courageux et intelligent. Discret il se faufile partout, en temps de guerre c'est essentiel. Il apprend à lire et à écrire avec sa mère et sa grand-mère et se jure d'agir quand il sera grand. Pour l'heure il ne peut faire qu'une chose, grandir ! Mais en temps de guerre on a intérêt à grandir vite. C'est d'ailleurs son intention, il a des choses à faire ensuite. Pour le moment il retient, engrange et note.

Dans une chambre abandonnée à l'extérieur du village, il a un jour trouvé une carte postale, un peu usée, jaunie, d'un bord de mer. Il ne sait pas très bien où cela se trouve, mais il ira quand il sera plus âgé. La mer c'est beau, mais faut attendre la fin de cette guerre maudite. On parle d'une fin proche, ici, où chez l'épicier justement. On a, paraît-il, signé des choses pour la fin de cette occupation, mais Arnold ne se rend pas encore bien compte, si les choses ont changées. Dans un quartier comme le sien, les choses ne changent pas vite. Ni les habitudes, ni les gens, enracinés dans leur quotidien, qui sont les leurs et qu'il est difficile de déloger.

– De toute façon, on ne va pas rester ici, hein maman ? On va aller vivre ailleurs ! Ici ce n'est pas bien et puis les gens sont mauvais. Moi je sais où je vais t'emmener, tu verras, tu seras heureuse.

– Bien sûr mon fils, nous partirons, mais pour aller où ?

– A la mer, c'est bien la mer. Puis y a des bateaux, des oiseaux, l'air pur, l'iode. Moi je veux aller là. Et pour toi cela te fera grand bien. Tu es bien pâle ici, avec tous ces tourments.

Et de lui montrer cette photo. Cela l'obsédait, à force de la regarder il s'en était fait un but dans sa vie et aussi pour une autre action future. C'est que là-bas, il avait des choses à faire, plus tard.

– Cela te plairait d'aller là ? Dis maman.

– C'est joli en effet, c'est où ? Apparemment c'est au bord de la mer.

– Je ne sais pas bien, mais c'est effet au bord de la mer et c'est ce bon air là qu'il te faut.

Katerina souriait intérieurement, le voyant ainsi échafauder des pensées futures. « Je t'emmènerais, tu seras heureuse. » Mais elle avait confiance en lui et le savait fort capable de la protéger quand il sera grand.

Il fut en effet question d'une possible fin de la guerre, mais dans ces petits villages, les nouvelles vont lentement et beaucoup se comportent encore comme pendant l'occupation. Faut dire que tout est détruit et qu'il faut tout reconstruire, alors du chambardement il y en a encore. Pourtant aux

portes d'Avril 45, les radios apportèrent un peu d'espoir à tout le pays tellement meurtri. Arnold écoute et renseigne avec précision son petit livret, qu'il consulte très souvent. Il a ses 11 ans, quand enfin le 11 Mai 45, la fin de cette guerre est signée en haut lieu avec les états-majors concernés. Il est heureux le petit, même si le changement, il est vrai, doit attendre encore un peu. La véritable paix sera pour début septembre 1945.

A la fin d'une guerre, il y a des comptes à rendre et tous ceux qui ont joués un rôle plus ou moins visible dans cette lutte secrète. Ces « collabos » comme ils disent et toutes ces personnes qui se sont rendues coupables d'actes envers l'occupant. Des noms ont été retenus et hélas pour Arnold, le nom de sa maman y est inscrit aussi. C'était à prévoir ! Ils appellent cela, le nettoyage. Des saletés se sont commises pendant cette longue guerre et l'heure est venue de nettoyer. Le mot, en lui-même est anodin, mais quand on sait réellement de quoi il s'agit, des personnes concernées, se font discrètes, voire invisibles. Non pas un nettoyage ethnique, comme pendant cette abominable guerre, non, mais remettre un peu d'ordre dans ce marasme humain, où beaucoup se sont comportés comme de mauvais citoyens. Et là, les hommes de loi français, viennent en première ligne pour effectuer ce « nettoyage »

CHAPITRE 2.

S.S : Escadron de protection « SCHUTZSTAFFEL. » dirigé pendant son existence par : Heinrich Himmler ! Organisation paramilitaire, parallèle aux services secrets Allemands. Fondé en 1926 : Au début les S.S étaient les gardes du corps personnel d'Hitler, auquel ils prêtaient serment et fidélité.

À partir de 1934 les S.S deviennent les principaux organisateurs de l'extermination ! Sous la direction de Himmler, ils deviennent les gardiens du camp de concentration. Le 1^{er} ouvert, en Novembre 1933 fut à Dachau !

– Tu as vu papa, mon travail ? J'ai bien étudié et j'ai eu une bonne note. Papa ravi, embrasse affectueusement sa fille. Il y a entre eux une complicité que l'on retrouve souvent entre un père et sa fille. Pourtant elle n'est pas la seule enfant. Sa cadette de 2 ans a aussi de l'amour, mais l'ainé est plus soudée à ce père, rarement présent, mais toujours aimant pour elle. Erika, la maman discrète dans un coin de la pièce, regarde en souriant cette attitude avec elle. Sitôt rentré du garage, il fait entendre sa voix douce et paternelle. Et immédiatement elle se lève. Elle a six ans et demi et sait déjà bien s'exprimer. Il aurait désiré un garçon, mais devant la beauté de leur œuvre, il ne regrettait rien. Plus tard, elle sera très jolie femme, il en est sûr.

Il faut savoir que les S.S dirigent l'extermination, à partir de 1941. Ces derniers sont chargés d'organiser les camps. Himmler supervise, mais c'est EICHMANN qui organise, les trains, les convois. Les S.S vont aussi à la recherche du Juif qui se terre, qui se cache. Ils leur font une guerre sans merci. Ils sont de plus en plus craints. La terreur s'installe vite à la vue de ces tractions noires.

Mais le plus grand travail de recherche fût surtout organisé par la gestapo ! « Police d'état » Acronyme tiré de l'Allemand « Geheime Staatspolizei » c'était la police politique du 3^{ème} Reich ! Ils portaient des uniformes noirs à l'instar des S.A « Sections d'Assauts ! Elle fait, au début, des recherches souvent par dénonciations. Elle s'installe en France en 1940. Privée de pouvoirs pendant un temps, elle n'est limitée qu'aux renseignements et propagande. Pourtant en Avril 1942, Himmler obtint d'Hitler, que ses pouvoirs fussent transférés. La gestapo pût alors appliquer à la France, des méthodes employées en Allemagne. On leur recommande d'utiliser, dès le 10 Juin 1940, la torture pour obtenir des prisonniers, des aveux. C'est elle qui créa la terreur dans les villages, hameaux, villes, campagne, pour rechercher les juifs cachés, terrés, récalcitrants. Cette police fut créée en 1933 par Herman Göering. En 1934, Himmler prend la tête de cette gestapo.

Elle a 7 ans quand son père rentra un soir de 1944, plus tardivement, laissant malencontreusement, la porte de son armoire métallique entrouverte, dans le garage. Il salua sa petite famille et personne ne se douta un instant que le gentil technicien chef de fabrication d'armes, cachait une autre profession parallèle. C'est justement après le dîner du soir, qu'Erika, sa femme, eut besoin de se rendre en bas, dans la pièce à laver. Son époux étant sous la douche, elle profita pour achever un

petit travail sur le linge. Le garage lui étant attenant, elle voulut fermer la porte qui séparait ces deux pièces, quand elle aperçut, cette armoire béante. Erika aime sa maison bien rangée, elle s'approche donc de cette porte ouverte et va la fermer, quand soudain elle aperçoit, à l'intérieur, une tenue qui n'a rien à voir avec sa profession de chef de fabrication. Sur un cintre de bois se trouve un uniforme noir, ainsi qu'un pantalon parfaitement plié. L'étage du dessus est occupé par un énorme képi, orné d'étoiles dorées et une paire de gants blancs. Et en bas de celle-ci se trouve une paire de botte, semblable aux bottes des cavaliers actuels. Hautes, noires, impressionnantes. Une cravache y était également posée.

Devenue blême, parce qu'elle venait de voir, elle remonta au premier et tût, pour l'heure, cette vision qui la perturbait au plus haut point. « Inutile d'en parler devant les enfants, je trouverais bien un moment pour lui demander des explications. » Elle le trouva, comme presque tous les soirs, avec ses deux filles à ses côtés, douche prise. Mais la plus grande lui était plus attachée, plus affectueuse. Nul doute qu'il préféra cette dernière, même plus âgée. Elle était belle et sa fille ne voyait que lui. Son père ne voyait qu'elle.

« Qu'est-ce que cet uniforme de gradé Allemand, alors qu'il dit travailler dans un bureau ? Que fait-il vraiment dans la vie ? A-t-il une double vie professionnelle ? Travaille-t-il pour l'état, le milieu de la guerre, le commandement ? » Erika se posa mille questions à ce sujet. Comment aborder un tel sujet en pleine guerre. Si elle révélait cela, la famille toute entière serait secouée, ahurie et les enfants traumatisés. Surtout l'ainée qui est tout pour elle. Son papa est un exemple de loyauté, de courage, de bravoure. C'est le plus gentil des papas !...

Pourtant dans une habitation en France :

Bien sûr ce n'est pas de sa faute si l'ennemi l'a forcée, pendant des années, mais pour le voisinage, pour les jaloux où les bavards, madame Schubert fait partie du mauvais lot. Celui des collabos et elle doit payer pour cela. Elle a couché avec l'ennemi est ce n'est guère acceptable. Donc des milices se forment pour mettre bon ordre à toutes ces déviances et nettoyer une France qui a été trop salie. Madame Schubert fait partie de ces personnes qui ont enlaidie le pays, par leurs actes honteux.

Pour cette infamie, un nom revient souvent en ce terme de l'horreur, c'est la collaboration horizontale. Arnold ne sait pas bien ce que représente ce mot, mais il a peur, car le village tout entier profère ce discours de la tonte, pour les impures, qui ont péché avec l'ennemi. Il entend souvent le nom de sa mère, que les villageois vocifèrent à voix haute. Ces femmes sont, à tort ou à

raison, accusées d'avoir pactisé ou fraternisé avec l'occupant. Cette tonte s'effectue en général en public devant tous les villageois, dans des cérémonies expiatoires.

Cette guerre a vu au moins vingt milles femmes tondues et plus de quatre-vingt mille enfants, naitre de ces relations voulues ou forcées.

En général c'était le CLL qui s'occupait de rechercher ces femmes dites impures. « Comités locaux de libération. » Cette tonte s'effectuait sous le regard de policiers ou de gendarmes, donnant ainsi un caractère officiel au châtiment. Les urbains ou les ruraux, effectuent les tontes. On va chercher la femme chez elle et cela se fait dehors, en public, par terre, assise, ou mieux, à genou. En général un lieu significatif est choisi, comme la mairie où le monument aux morts pour donner un caractère encore plus solennel au châtiment. Ensuite elle est promenée dans toute la ville où village, en cortège.

Pire, la tonduée est exhibée et insultée. Elle est souvent partiellement dévêtue, voire dénudée entièrement et on peint sur son corps des croix gammées, au goudron, peinture ou rouge à lèvres. Tout ce qui constitue sa féminité est ainsi détruite. Une honte suprême en fait.

Le village se désigne lui-même tondeur, estimant le châtiment, juste, efficace, nécessaire. Celui-ci est justifié par la souffrance du temps, privations de tout ordre. Tonte vue comme une mesure d'hygiène nécessaire.

Mort symbolique de la collaboration, elle doit se soumettre à l'ordre masculin.

En 44 :45 la France est dévirilisée par la déroute et une partie de la faute est rejetée sur les femmes. Cette tonte est donc un moyen aux hommes de retrouver leur virilité ! La chevelure étant un moyen de séduction, symbole de féminité et ainsi la punition du corps qui a péché. Il en résulte bien sûr un traumatisme plus violent et plus cruel encore que le viol lui-même. Ce choc se transmet également à l'enfant qui sera plus tard dépressif, voir revanchard. Son désir de vengeance sera exacerbé, par l'avilissement de sa mère qu'il voudra venger.

Donc bien sûr au sortir de ce huit Mai 45 beaucoup de femmes furent recherchées, dans un premier temps, puis tondues au-devant de leur porte où ailleurs en ville. La maman d'Arnold n'échappa pas à cette humiliation et le petit en fût terriblement marqué, même à 11 ans. Surtout à 11 ans, car à cet âge on se souvient de tout. Sa mère fût sortie de force de son habitation et conduite comme d'autres, sur la place de la mairie, pour y recevoir son châtiment. Elle avait couché avec l'ennemi, tout le voisinage peut l'attester.

Bien sûr ils ignorent si Katerina était consentante ou non, l'essentiel c'est qu'elle soit punie pour cet affront. Un acte moyenâgeux s'effectuait là sous ses yeux. Les trois femmes qui accompagnèrent ce jour-là sa maman, durent se mettre à genou et avec haine on leur enleva leurs habits. Seul rempart à la honte suprême. C'est entièrement nues qu'elles durent subir cette tonte totale de leurs cheveux. Tous pouvaient voir son ventre qui s'était arrondi.

La grand-mère du petit, fit tout pour le retenir à la maison, mais celui-ci s'échappa de sa surveillance et se rendit comme les autres, au lieu du supplice. Ce qu'il vit, ne devait pas être vu par un garçonnet, mais Arnold voulait voir, cette haine des gens. Il voulait savoir pour plus tard, pour pouvoir se venger un jour. Pour retenir, car après la guerre on oublie certaines choses et il ne veut pas oublier. Surtout pas !

La tonte effectuée, les trois femmes doivent se lever et en procession, marcher dans tout le village les mains liées dans le dos pour qu'elles ne puissent pas cacher une partie de leur corps. Ensuite elles sont peintes avec de la peinture et du rouge à lèvres, sur leurs fesses, leurs ventres, où leurs seins. On y inscrit la croix gammée qui restera gravée ainsi pendant longtemps. La honte et l'humiliation sont indescriptibles et Katerina ne peut, comme les autres, retenir ses larmes. « **Les larmes de la honte** » dira-t-elle plus tard.

– En plus, elle s'est faite engrossée ! Fallait s'y attendre avec une catin pareille qui copule avec l'ennemi. Tout le village sait cela. Bien fait pour elle, elle a ce qu'elle mérite !

Arnold fût détruit par cette vision. Il se rua plusieurs fois vers sa mère pour la secourir, mais à chaque fois on le repoussait violemment. Il hurlait et suivait, contre son grès, cette honteuse procession, qui humiliait sa maman au-delà du pensable. Il était comme incrusté du désir de vengeance pour elle, un vœu qui ne le quittera plus jamais.

– Un jour ils payeront pour cela ! Mettre ma mère nue aux yeux de tous. Ils voient bien qu'elle est enceinte et se rient d'elle, encore plus. Riez, bande de lâches, un jour vous payerais votre ironie.

La journée fût bien longue pour la belle Katerina, qui présenta son corps entièrement nu à tout le village et se sentit encore plus dénudée, sans ses beaux cheveux châtons. La soirée se passa dans les pleurs et grand-mère eut beaucoup de peine à calmer ces deux cœurs brisés. Il y eut également des exécutions sommaires, contre des hommes qui collaboraient à la vue de tous. Ils n'eurent pas la chance de rester en vie. Mais beaucoup de femmes se suicidèrent également à l'approche de ce châtiment qu'elles ne pouvaient même pas penser réalisable. Ce fût pour Arnold et sa mère une

période très douloureuse de leur existence. Il s'en souvint très longtemps pour avoir consigné le tout dans un calepin jauni. En premier de la liste il y avait ce Klaus Weber qui habitait à Perl, assez près de la commune d'Apach en Moselle. Puis d'autres, qui avaient aussi des habitats relativement près de la frontière, comme Belfort par exemple. La simple vue de sa maman nue et bafouée dans son intégrité de femme et son intimité, révéla en lui une haine implacable, qui s'incrusta dans sa mémoire. Jamais il ne pourrait oublier. « Un jour ils payeront cela, j'en fait le serment. »

Arnold avait retenu leurs noms par écrit et le jour venu, il saurait faire les recherches nécessaires pour les retrouver.

– Vous ne perdez rien pour attendre se répétait-il. Préparez-vous à subir ma vengeance.

1945, les vits s'éloigner enfin de cette apocalypse qu'ils vécurent et son calepin retenait toutes les personnes qui avaient abusés de l'intégrité de sa mère, de sa pudeur, de son statut de femme, de son honneur, de sa personnalité et ces noms étaient là sous ses yeux.

– Comment elle s'appelle, celle qui peint cette croix sur cette dame ?

– Mme Chuller pourquoi ? Ça te regarde ? Elle le mérite, c'est tout !

– Non non, c'est pour savoir. Elle peint bien ! Pourquoi cette autre femme elle crache sur la figure de cette dame-là ?

– C'est parce que c'est une catin cette femme-là. Elle mérite cette sanction. Elle a couché avec l'ennemi pendant des mois. C'est bien fait pour elle.

Là elle parlait de sa propre mère, mais il se tut, mais retint cette phrase et son nom.

– Comment c'est son nom, à cette dame-là ?

– Stella Varnier, la femme de l'épicier, tu sais bien. Tu la connais, non ?

– Oh, oui, je la connais, elle crache rudement bien. Donc son mari y s'appelle aussi Varnier alors ?

– Bien sûr, s'ils sont mariés ! Tout le monde ici connaît bien Mr Lucien. Y sont gentils, eux !

« Gentil, gentil, pas tant que ça, pour faire ce qu'ils font sur elle. »

Et ainsi de suite, notre innocent petit bonhomme glana comme cela, des dizaines de noms qui blasphémaient sur sa maman adorée. Il faisait semblant d'être d'accord avec ces pratiques, mais en

réalité, il préparait « sa » guerre de demain, aujourd'hui même. Ce fût pour lui, comme pour sa maman, la journée la plus longue et la plus cruelle aussi. Néanmoins il fût très satisfait, le soir venu, d'avoir inscrit une bonne trentaine de noms qui habitaient tous dans la même localité. Pas une n'était là pour soutenir sa maman où l'aider, la couvrir, l'encourager à rester digne. Il n'y avait que lui et sa propre mère à elle, qui pleurait le reste des larmes de ce corps fatigué et tellement meurtri. Pas un de ces mécréant n'a levé la main pour lui éviter plus de honte. Pas un ne s'est approché d'elle pour lui faire partager son dégoût, pour ces actes-là. Elle eut beau se laver, broser ces traces honteuses, sur son corps, rien ne partait vraiment. Il lui fallut des semaines entières à frotter sa peau jusqu'au sang pour atténuer lentement ces traces qui lui laissèrent très longtemps, le goût nauséux de cette atroce période.

Maman dû retrouver du travail, bien qu'en cette période celui-ci était plutôt masculin, puisqu'il fallait tout reconstruire. Pourtant elle trouva un emploi de femme de ménage, mais loin de leur ancienne maison. Ils s'installèrent plus à l'Est pour un moment. Sierck les bains au bord de la Moselle. Ils ne pouvaient aller au-delà pour l'heure, car Félicia été très lasse de cette guerre qui l'avait épuisée, moralement et physiquement. Cette halte pour Arnold, n'était que provisoire. Il avait déjà un peu vengé sa mère, par le biais de ses écrits, mais il lui restait bien d'autres âmes à punir. Donc il prit patience et s'instruisit en attendant de rejoindre des écoles plus grandes, au diapason de son âge. Ils ne regrettèrent jamais Kitzing et le 36 de cette rue maudite. Il pensa également à cette petite ville de Perl où habitait ce Klaus.

Ils ne pouvaient aller habiter à la mer, selon le souhait d'Arnold, tout de suite, car il était encore jeune et sa grand-mère bien lasse de cette guerre, qui l'avait doucement détruite elle aussi. Pourtant ils trouvèrent un petit logement plus loin de la frontière, plus à l'ouest. Cette frontière qu'un jour Arnold s'était promis de franchir. Pas pour visiter, non, pour commencer son travail de sape. Félicia s'affaiblissait de jour en jour. Ses forces doucement l'abandonnaient, son âge honorable avait subi tant de tristesse et de désillusions. Ces événements passés, l'avaient elle aussi brisée. Il n'était pas question de partir pour le moment. Qu'importe, se dit Arnold « J'attendrais, de toute façon j'ai une chose importante à faire ici, avant de partir. Ensuite nous pourrons déménager vers la mer. »

Les dix ans de celui-ci arrivèrent en même temps que l'enfant que Katerina portait. Les assauts répétés de Klaus dans son ventre, avaient hélas portés leurs fruits. La « honte » la poursuivit encore, quand il fallut donner naissance à cet enfant, né d'un viol. Comment appeler ce rejeton qu'elle détesta aussitôt. Cela lui rappelait trop ces obligations sexuelles qu'elle subissait chaque semaine.

George, Lucien, Albert elle ne savait pas. Alors on décida pour elle à la maternité. Ce fut Albert et quand il sera plus grand, on lui expliquera.

Arnold n'aima pas cet enfant non plus. Il gênait, sa présence venait gâcher un calme tout relatif qui s'était enfin installé. « C'était l'enfant du Bosch » ! Et cela il ne pouvait, ni ne put jamais l'accepter. Nous sommes en 1946.

Dix années séparaient ce frère d'Arnold et il fallait faire avec, comme disait sa mamy.

Il avait peur qu'un jour ce Klaus ne fit des recherches pour retrouver son fils. S'il venait à l'apprendre.

« Mais je serais là pour le recevoir, » avait-il dit à sa mère.

– Ne t'inquiète pas ! Je saurais l'accueillir.

Albert, pourquoi pas ! De toute façon cela n'avait aucune importance, car un jour il partira où on le mettra dehors. C'est de l'enfant sale, se répétait à dire Arnold, que cette présence imposée, rendait agressif et dépressif.

Albert eût ses quatre ans quand Arnold afficha ses quatorze ans. Nous étions en 1950. A cet âge on comprend bien. Grand-mère se sentait de plus en plus fatiguée et il n'était pas question de déménager pour le moment, pour aller à la mer.

– Bientôt, lui dit sa mère, bientôt. Laissons mamy se reposer. Tu vois bien qu'elle est de plus en plus lasse. Bientôt elle nous quittera. J'en serais profondément triste. Après avoir perdu mon père, pendant cette maudite guerre, puis mon mari, voilà que grand-mère s'apprête, elle aussi à aller les rejoindre. Du reste, elle sera en paix au paradis, car ici, ce n'est guère le cas.

– J'attendrais, maman, nous n'irons peut-être qu'à deux, mais nous irons.

Il avait déjà consulté des cartes de la France et savait où il voulait aller. Sa mère ne comprenait pas toujours cet empressement et ce désir si ancré de son fils à vouloir s'installer vers Etretat. Arnold savait pourquoi, lui et c'était le principal. Maman n'avait pas besoin de savoir la véritable raison de son empressement. Il le faisait surtout pour elle.

Un jour pourtant, en se promenant beaucoup plus loin de son habitation, il aperçut dans une voiture sombre un homme qui ressemblait à ce Von Klaus. Ex S.S. de son état. Il doit rechercher

l'enfant, c'est sûr. Il ne faut pas qu'il sache. Pas tout de suite. Pendant la débâcle de la fin de guerre en 45, Arnold a longuement arpenté les ruines de son village et les rares maisons encore debout, ont été désertées. C'est en cherchant, ou fouillant, qu'il y trouva un jour, un pistolet, abandonné là par un Français. Résistant où non il avait gardé cette arme et l'avait soigneusement cachée. Il y avait des cartouches dans une boîte, métallique, il prit le tout et cacha son trésor aux yeux de tous. Même plus tard, au déménagement, avec sa mère il avait pris soin de la mettre dans ses propres affaires et maintenant elle était sous une pile de ses habits, bien haut dans une armoire.

– On ne sait jamais, ça peut servir, se disait-il. Je suis sûr qu'elle servira, pour lui au moins.

Il revit deux fois encore cet ennemi, à peine reconnaissable, arpenter des routes reconstruites et il le reconnaissait bien. Mais il n'en toucha mot à sa mère de peur de l'effrayer. Elle avait assez subit de honte pendant ces heures tyranniques. Pourtant il voulait régler le compte de cet homme avant de partir à la mer. Ensuite il perdra sa trace, car il n'ira pas jusqu'au bord de la mer pour aller se promener. Quoique... C'est qu'en habits civils, ces hommes se confondent parfaitement dans une population qui doucement se reconstruit, comme tout le reste d'ailleurs. Seize ans donc, il se trouva une bicyclette, bien usagée, mais qui l'aida quand même. Il la répara, car il était bon bricoleur et s'en alla faire des essais, comme il disait à sa mère, surprise de le voir soudainement accroc au vélo.

– Mais s'il aime ça, lui disait grand-mère, tant mieux pour lui, cela ne peut lui faire que du bien. Laisse-le donc !

Arnold arpenta ainsi toute la région avec son véhicule qu'il magnait et entretenait si bien. Tout naturellement il alla caresser la frontière Allemande, encore bien vivace en cette période.

Aujourd'hui elles ont disparues, mais dans le début des années soixante, il y avait encore des postes douaniers qui filtraient les allées venues.

Comment faire pour notre jeune homme pour y pénétrer. C'était son rêve, où plutôt une obligation pour lui. Il y passera des heures à arpenter ce secteur. Pour le voir, l'apercevoir.

Ne pas oublier ce détail de vie trop longtemps, parce qu'après il s'estompe de votre esprit et il devient moins vif, moins virulent. Il voulait battre le fer pendant qu'il était encore chaud, comme disait sa grand-mère.

Bien sûr il n'avait pas de papier lui permettant de traverser cette frontière. Il voulait savoir où habitait vraiment ce Von Klaus et il le saurait. Mais le temps pressait. Grand-mère était au plus mal et sa maman lui avait dit :

– Quand Félicia sera partie, nous irons habiter à la mer, puisque tu y tiens tant. Cela nous fera du bien à toi comme à moi. De toute façon nous ne reverrons plus jamais ton père. Il nous faudra hélas continuer à vivre sans eux désormais.

– Pourquoi ne reverrons-nous plus papa ?

– Parce que les Allemands l'ont emmené, loin d'ici. Il est parti rejoindre tant d'hommes de femmes et d'enfants comme lui, qui ont le malheur d'être Juif ! Au début ils ignoraient la présence de ton père, c'est pourquoi qu'ils ont dut le chercher longtemps avant de le trouver. Mais ils sont cruels, méchants, impitoyables, ils sont aussi bien renseignés. C'est pourquoi il y eut cette visite, cet enlèvement, cette sorte de mort pour lui, pour nous.

Arnold fut peiné très longtemps de cette si triste révélation, qui s'avéra hélas bien exacte.

Cette constatation retirait des larmes à la belle Katerina, à chaque fois qu'elle pensait à leur vie d'avant. Avant cette guerre qui à tout détruit. Des vies et des espérances. Ils étaient heureux à trois et tout leurs souriaient. Ils avaient des projets d'avenir, comme tous nous le faisons, mais cette guerre qui sourdait depuis si longtemps, mit un terme à leurs projets futuristes. Maintenant il fallait reconstruire sa vie, c'était le plus dur. Que ce soit ici où en bord de mer, on reste avec ce fardeau du souvenir et les blessures qui vont avec, le plus douloureux. Arnold est encore jeune et il peut oublier. Ce qu'elle ignore, c'est que notre jeune agressif et honnête citoyen, se rappelle très bien de tout, pour preuve, ce carnet qu'il a confectionné depuis des d'années et qui un jour lui servira.

A force d'arpenter cette ligne imaginaire d'une frontière encore mal définie, Arnold découvre à 15 ans, un jour de juillet 1951, une entrée, où plutôt une ouverture, un passage pas très loin de cette frontière. Il s'y engouffre enfin. Ça y est, il est en Allemagne. Oh, ce n'est pas pour le pays qu'il est entré, ni pour y faire du tourisme. Le paysage de l'Europe n'est pas encore celui que l'on connaît aujourd'hui. Il est des ruines, des endroits qui ont été reconstruits, mais d'autres qui sont en phase de reconstruction. Mais qu'importe, pour notre jeune. Il se fonde aisément dans le petit monde de cette petite ville et se met à chercher le plus discrètement, ce nom, ce visage. Ce nom, cet homme qui l'obsède et qu'il lui faut retrouver. Il faut laver cet affront que sa maman a subi et il va s'en occuper. Reste à trouver où habite ce cher monsieur Wagner. Il ne veut pas s'en aller à la mer, sans

avoir réglé ses comptes avec cet homme. Une fois au bord de l'océan il ne pourra plus jamais le retrouver. Et ce manque le rongera jusqu'à la fin de ses jours.

Il reviendra souvent, car l'organisation est encore assez peu perceptible, un peu comme en France où tout doit être remis en ordre. Et du désordre il y en a encore. Dans les rues, les villes, les papiers, les mairies, ou ce qu'il en reste. Dans les têtes aussi. Des règlements de comptes se sont effectués juste à la sortie du conflit, mais il est des personnes sales qui se sont échappées, discrètement pour éviter d'être supprimées. Mais ce Klaus lui, se pavane quelque part, presque sous ses yeux, il le sent. Mais difficile de retrouver un homme qui connaît bien les lieux et qui se dilue si vite dans une petite ville comme celle-ci.

Pendant ce temps, la vie à la maison se poursuit avec peine, car Katerina ne gagne pas beaucoup et sa mère souffrante lui cause bien de la peine. Et puis cette envie soutenue d'Arnold qui veut absolument quitter cet endroit pour un ailleurs, bien défini. « La mer, pourquoi veut-il absolument aller à la mer ? C'est une obsession chez lui depuis qu'il a trouvé cette carte postale. »

« Il a sûrement ses raisons, il me le dira le temps venu. Du reste c'est une assez bonne idée, pensait-elle, cet air marin nous fera du bien après toutes ces horreurs, cet air irrespirable de la mitraille et de la mort. C'est que mon fils file désormais sur ses 16 ans et il a en effet une idée en tête, une idée qui germe depuis un moment et c'est en bord de mer que cette idée pourra s'éclore le mieux. » Bien sûr il leur faudra emmener également Albert, âgé de 5 ans et demi.

– Pas ici aux abords d'une frontière sale, non, là-bas, à l'opposé. Lui avait-il dit plusieurs fois. Ici c'est malsain et on ne peut pas reconstruire une vie nouvelle sur tant de négativité.

Sa mère souriait à ces sorties inhabituelles dans la bouche de son fils. Mais elle trouvait qu'il résonnait bien. Elle l'avait malgré tout très bien élevé. Elle en fut fière soudainement.

« Tiens, mais on dirait bien que, mais oui, c'est lui ! » Il vient de croiser cet homme grand au bras d'une femme blonde et il se promène avec aisance et liberté au cœur d'une ville à demi reconstruite, mais avec sérénité, comme s'il ne s'était rien passé. « Un homme heureux quoi, mais nous, ma mère hein, est-ce qu'on est heureux nous ? »

– Il a peut-être tout oublié, mais moi non, se dit Arnold qu'un élan de haine submerge d'un coup. Je ne pourrais jamais oublier, c'est impossible !

Pour faire les choses dans l'ordre, il faut d'abord savoir où habite cet homme nonchalant. Lui et cette femme ont bien un toit. Donc il suivra ce couple pendant un long moment, attendant ici, pour une visite, où là pour une pause en terrasse. Puis ce déjeuner qui s'éternise, mais il est patient et quand enfin il les voit rentrer dans une maison assez cossue et y fermer la porte, il est presque assuré de savoir enfin, leur lieu de vie. Je peux penser à la phase numéro 2. Nous sommes à Perl.

– Je reviendrais, sois en sûr ! Maintenant que je t'ai retrouvé, je ne te lâcherais pas ! Et je ferais vite, avant que des dénonciations t'obligent à fuir encore et encore. Là je ne le retrouverais plus. Profite encore un peu de cette jolie femme comme tu profitas de ma mère, cela ne durera plus très longtemps. Tu as semé la mort, tu récolteras la même chose. Donnant, donnant.

Il faut que je puisse le suivre seul et le savoir assez éloigné du centre. Avec la pagaille qui règne encore, cela passera pour un règlement de compte. Ça tombe bien, j'ai justement un compte à régler avec ce monsieur, qui semble avoir tout oublié.

Cependant, Arnold dût attendre encore un peu avant de mettre son plan à exécution, car la maman de Katerina vient de rendre son dernier souffle. Cette trop longue guerre eut raison de sa santé déjà fragile au début. Elle s'en est allée une nuit où les rêves des uns ne correspondaient pas à ceux du petit. Mais qu'importe, là où elle est, elle repose en paix. Dans la lumière et la sérénité divine.

– C'est triste que mamy soit partie. Elle ne m'a pas dit au revoir. Je l'aimais bien moi.

– Tu sais elle était très fatiguée. Et puis cette longue guerre l'a beaucoup épuisée. Elle ne nous aurait sûrement pas accompagnés au bord de la mer. Moi aussi je l'adorais. Ce fut une maman inoubliable. Je suis si triste qu'elle nous ait quittés. Mais elle mérite désormais le repos éternel. Dit Katerina en pleurant. Arnold vint se blottir au creux de son épaule et pleura cette mamy si douce, si tendre.

Elle venait de perdre son mari bien-aimé et désormais, c'était sa mère qui la quittait. Son père était mort également sous la mitraille. « Quel gâchis, pensa-t-elle. »

Arnold se plaqua contre sa mère, pour la consoler. Il ressentait son chagrin et lui-même était très attristé.

– On pourra bientôt y aller, à la mer maintenant, hein, dit maman ? On va quitter cet endroit sale bientôt, hein ?

– Oui bientôt, en attendant il faut nous occuper des adieux de mamy et de chercher un autre lieu de vie. Plus confortable, plus gai pour recommencer notre vie. Et puis il nous faut un peu d'argent pour se rendre là-bas, mon fils. Il me faut travailler pour économiser, pour la route, le déménagement. Il faudra également se rendre dans cette région et trouver un logement. Tu comprends que tout cela ne peut se faire en quelques jours.

– Oui, maman, je comprends, si je pouvais travailler je t'aiderais. Ainsi nous partirons plus vite. J'ai hâte d'y être, si tu savais.

Pour Arnold, le temps pressait désormais. Maman était ok pour partir, mais il lui fallait faire « ce travail » avant. C'était primordial. Y retourner au plus vite, terminer ce pourquoi il avait tant réfléchi, tant élaboré, tant peaufiné. L'achever pour être en paix. Je n'oublierais pas, mais je saurais maman vengeance et c'est important pour moi. Je ne pourrais pas vivre le sachant libre de toutes les horreurs qu'il a commises. Maman ne devait sûrement pas être la seule, à subir ses actions. Je ne pourrais pas vivre avec cela sur la conscience.

Juste après les adieux à Félicia, qui attristèrent beaucoup maman et son fils, Arnold prit la liberté de s'absenter une après-midi. De dire à sa mère que le temps était idéal pour se promener une dernière fois dans cette région qu'ils allaient bientôt quitter...

Il prit son précieux compagnon à deux roues ainsi que dans sa petite besace, roulée dans un chiffon, cette arme trouvée et qui était encore chargée. De toute façon il restait encore beaucoup de munitions à la maison. Cela suffirait largement pour ce qu'il avait à faire.

Frontière traversée, toujours en discrétion, il s'approcha de cet endroit où il les avait vus la dernière fois ! Avec un peu de chance il devrait sortir. Le temps est au beau, on ne reste pas enfermé. Donc Arnold attend et il attendra longtemps. Mais sa patience sera payante, car vers quinze heures trente il le voit enfin sortir. C'est à pied qu'il se dirige, seul cette fois vers l'extérieur de cette petite bourgade. Une aubaine pour notre jeune homme qui le suit de loin. Il n'est pas question de le perdre cette fois. Klaus se dirige d'un pas sûr, comme s'il avait un rendez-vous. Il arrive sous un pont encore en construction et arpente alors le canal qui côtoie le côté ouest des habitations. Il est visible qu'il a un but précis car son pas est sûr. Arnold le suit à vélo, tranquillement et attend la bonne occasion. Il a déjà sorti de son sac cette arme de poing. Il n'a jamais tiré sur personne, mais cette fois il va pouvoir « s'exercer. » En même temps, il a peur. Tuer un homme ne se fait si facilement. Pourtant il ne peut plus reculer, il ne le veut pas non plus. Il va tenter de surmonter cette peur qui lui fait une boule dans la gorge. Mais s'il ne le fait pas, il s'en

voudra toute sa vie. Alors les yeux fixés sur cet ennemi qu'il connaît trop bien, il ne le quitte pas d'une semelle. L'Allemand ne l'a pas encore entendu.

Trois cent mètres plus loin, l'homme s'arrête pour sortir une cigarette et se reposer un moment. Tout de suite le jeune homme est sur lui.

– Comment-allez-vous aujourd'hui, lui demanda-t-il ?

– On se connaît ? Je ne crois pas, vous avez dû faire erreur mon jeune ami.

– Oh, monsieur Klaus Wagner, on m'a déjà oublié ? Vous avez une bien petite mémoire. Il est vrai que j'étais encore un petit garçon, mais j'ai tant vu, tant entendu. Moi je ne vous ais jamais oublié. Rappelez-vous, madame Katerina Schubert, et son défunt mari, Simon Schubert de la rue Mortagne, au 36, vous vous souvenez ? Vous êtes venu, ou un autre gradé de votre espèce, le chercher. Qu'en avez-vous fait ? Il est mort, comme tant d'autres, n'est-ce pas ? Rappelez-vous, vous veniez nous saluer tous les mercredis pour offrir les « hommages empressés à ma mère ! » Cela vous rappelle-t-il quelque chose, monsieur ?

Wagner se sentit soudain pris au piège d'avoir été si rapidement repéré. Il s'avança vers Arnold, pour lui enlever sans doute toute idée de dénonciation. Il avait repris soudain ce visage malsain et cruel qu'il avait, durant son prestige où son uniforme le protégeait de tout. Là il se sentait fort et obéi, respecté. Un ordre et tout était réalisé. Mais devant Arnold qui le menaçait maintenant de son arme, le beau et grand Klaus n'en menait pas large.

– Je suis sûr que vous vous souvenez de moi maintenant, n'est-ce pas ? La mémoire fait parfois défaut, surtout quand on désire tout oublier. Pourtant, quand vous abusiez de ma mère sur la table toutes les semaines, vous y preniez bien du plaisir, je crois. Je vous voyais au travers d'une porte vermoulue. Ah que vous y mettiez du cœur à la prendre, à la pilonner devant nous. J'étais petit et jamais je n'aurais dû voir ces horribles spectacles. Mais vous me l'imposiez et j'étais écœuré de jour en jour, de mois en semaine et années. Jamais vous ne vous arrêtiez. Il fallait absolument aller honorer la belle du 36 qui devenait la pute du quartier. Quand on est venu pour enlever mon papa, pour l'emmener à la mort, vous deviez y être aussi pour quelque chose, non ? Quand on est gradé, quoi de plus facile que de désigner un juif parmi tant d'autres. Je sais où il a été conduit et pourquoi il n'est jamais revenu. Je vois que depuis vous vous êtes trouvé une autre femme pour satisfaire vos besoins extrêmes. Elle aussi doit se mettre à genou pour pratiquer cet acte honteux que vous imposiez à ma mère ? Elle aussi vous la prenez sur la table sans aucun préliminaire et ignorez sans

doute ses cris. Sûrement pas, n'est-ce pas, elle a droit à du respect elle, de la considération, des petites pauses en terrasse, main dans la main. Ma mère n'a eu que votre sale semence pour récompense.

– C'était la guerre mon jeune ami, les choses étaient différentes. Aujourd'hui, les temps ont changé, il faut apprendre à oublier. Laissez-moi passer je vous prie.

– Je ne suis pas votre ami, d'une part, ensuite j'ai beaucoup changé et beaucoup grandi aussi. Voyez-vous, j'ai une excellente mémoire et votre inconscience à vous pavaner ici m'étonne, de la part d'un chef de la Wehrmacht. Vous ne partirez pas d'ici vivant, il faut vous l'incruster dans votre tête désormais. Dommage hein, après avoir trouvé une autre si jolie pute.

– Je suis capitaine, jeune homme, Hauptmann. Je suis respecté, j'ai fait mon devoir. C'était la guerre, je n'y pouvais rien. Maintenant allez-vous-en.

– Tout les Français, qui ont lutté pour la paix, n'ont pas expressément été violer des femmes Allemandes toutes les semaines, n'est-ce pas ? Elle est devenue pour tout le quartier, une pute au service de l'ennemi. Ça, c'était votre petite commission sans doute. Un joli petit geste d'amitié, une récompense personnelle, hein. Ecoutez-moi Monsieur machin truc, moi aussi je vais vous donner ma petite récompense. Cela fait plus de 8 années que j'attends cet instant ! Vous pensez bien que moi je n'ai pas oublié et que je ne vais pas vous rater.

« Au fait, avant de partir rejoindre l'enfer qui vous est réservé, saviez-vous que vous avez un enfant ? Eh oui, à force d'engrosser ma mère, de la remplir chaque mercredi, elle est tombée enceinte et c'est un garçon. Vous n'aurez pas la chance de le connaître mais bon, vous savez à présent ! » Il n'est pas beau, tout comme vous. Je le hais déjà, ce n'est pas mon frère, mais le fruit de viols successifs. C'est un enfant sale.

Soudain, le capitaine déchu, se précipita sur Arnold qui achevait sa conversation et une courte lutte s'en suivit. Mais à bientôt dix-sept ans, on est souple, vif, alerte, et réactif et tout en se démenant pour lui échapper, on entendit une détonation sourde. Le vent sans doute, avait atténué le bruit. Klaus atteint au ventre se tordait de douleur en appelant Arnold et lui suppliant d'aller chercher du secours. Mais notre jeune garçon se contenta de regarder cet homme, qui avait tant et tant brutalisé sa mère. Non il n'irait pas chercher du secours pour cet homme qui n'en valait nullement la peine. Il ne prononça plus un mot, avant que le capitaine ensanglanté n'achève sa vie là, en se vidant de son sang, sous ses yeux impassibles. Nous étions en été 52, au milieu d'une allée déserte, venteuse et

muette à quelques centaines de mètres d'un village nommé : Sehndorf ! Klaus n'était plus. Maman était vengée.

Arnold, remonta prestement sur son vélo après avoir bien caché cette arme et reprit très vite la route de la maison. Une page était tournée et le nouveau récit de sa nouvelle vie pouvait commencer. Une nouvelle vie mais avec des accents d'ancienneté. Les comptes n'étaient pas tous réglés, mais il venait de terminer le plus épineux. Sa mère ne le sut jamais, à quoi bon désormais lui dire que le géniteur de cet enfant Allemand, était mort. Sa vie n'en serait pas plus illuminée pour autant. Il cacha cette arme où elle se trouvait auparavant et continua son chemin. Il fit moins de vélo et plus de projets. Il aida sa mère à un déménagement qui approchait.

De la mort d'un certain capitaine, Von Klaus Wagner, il n'y eût qu'un entrefilet à son sujet accompagné d'une petite photo, noir et blanc. Très vite repéré comme Hauptmann sous le règne du Führer, son départ fut presque un soulagement pour tous ceux qui avaient vécus sous sa tyrannie. Tous apprirent qu'il ne fut point S.S comme beaucoup le pensait, mais de la gestapo. La page du journal, fut vite tournée.

CHAPITRE 3.

A Perl pourtant on s'inquiète. Papa est parti pour une mission, est n'est pas encore revenu. Les télécommunications sont rares et difficiles en cette période. Elles sont surtout réservées à l'occupant. En 1944, la petite, avait 6 ans, se rappelle bien une période noire de cette fin de guerre. La rafle d'Izieu, sous le commandement d'un autre Klaus Barbie, celui-ci. La gestapo arrête 44 enfants juifs. Tous seront envoyés au camp de Drancy, puis Auschwitz où ils seront tous gazés. Une seule fillette survivra de la barbarie de cet homme. Mais qu'est-ce 43 morts dans une guerre qui a tué bien plus. La France comptait 39 millions d'habitants et elle perdit 1.300.000 mort de 18 à 40 ans en pleine force de l'âge. Mais au total notre pays perdit 8,5 millions d'humains. Klaus Barbie ne fut qu'un grain de sable dans cette hécatombe.

Cette période peina beaucoup la jolie petite, et malgré son jeune âge elle comprit que des enfants avaient été enlevés et tués. Pourtant ce jour, elle pense à son papa qui n'est pas encore rentré. Nous

sommes en 1952 et Mr Wagner n'est plus ! La jolie demoiselle blonde affiche déjà une beauté qui se remarque malgré ses 13 ans. Grande et sculpturale, elle ressemble beaucoup à sa maman Erika.

– Dis maman, il ne rentrera plus papa ?

– Je le sais, mon enfant, il nous a quitté pour un autre ailleurs, sans doute.

Les 13 ans de la jolie demoiselle sonnèrent comme un glas. Papa n'était jamais plus revenu à la maison. Il lui était arrivé malheur. Il fallait qu'elle sache. Elle parcouru toute la contrée pour savoir si elle pouvait glâner des nouvelles. C'est un jour, au détour d'une rue de Perl, qu'elle demande à une dame, où pouvait se trouver son père.

– Comment était-il, ton papa, dis-moi ?

– Grand et beau, avec des yeux bleus. Il travaillait dans une usine.

– Je ne connais pas beaucoup de chose dans ce domaine, mais j'ai un journal qui décrit la mort d'un gradé dans les faubourgs de Perl. Abattu d'une balle. Mais cela fait 4 ou 5 ans déjà Je vais essayer de le retrouver. Si tu veux, je peux te montrer la photo qui a été faite. Je conserve toujours les vieux journaux. Je sais c'est idiot, mais parfois je les relis et me remémore cette affreuse période où j'ai aussi perdu mon mari. Rentrée chez elle avec la jeune fille, elle mit un moment à retrouver ce vieux journal jauni parmi d'autres. Mais comme ils étaient empilés régulièrement l'un au-dessus de l'autre elle le trouva assez vite néanmoins.

– La voici, je crois. Oui c'est elle ! Elle est un peu floue, mais si tu crois reconnaître ton père...

Elle lui montra cet encart assez réduit d'un homme gisant à terre et là, elle le reconnu. Elle se mit à pleurer.

– C'est ton père ? Tu en es sûre ?

– Oui, je le reconnais c'est lui. Qui a fait cela ?

– Mais je l'ignore, mon enfant. Il te faudrait faire des recherches pour cela.

Alors la demoiselle remercia en pleurant et quitta ce lieu qui lui indiquait qu'elle ne reverrait plus jamais ce père qu'elle aimait tant. Comment faire pour retrouver l'assassin de celui-ci ?

Elle en parla à sa mère qui en saurait peut-être davantage.

– Dis maman, tu sais où il est, papa toi ? Je voudrais bien le retrouver. Aller à sa recherche.

– Je crois que non, mon enfant. Nous ne reverrons plus jamais ton père. Il a été tué de l'autre côté de la frontière. Certaines personnes parlent d'un jeune français qu'ils auraient aperçu...

– Mais où, en France ? Qui a bien pu tuer mon papa chéri ? Répondit-elle en éclatant en sanglots.

– Je l'ignore ma chérie, il te faudra chercher, si tu veux vraiment trouver. Il a été découvert non loin de la frontière, à Sehndorf. Donc, c'est à pied ou à vélo que cette personne est venue jusqu'à lui. Il faut aussi que tu saches que ton père ne travaillait pas dans une usine, comme il nous l'a fait croire pendant des années. Non, il appartenait à la gestapo, police d'Hitler, pour rechercher les juifs qui se cachaient. Pourquoi revenait-il toujours de son travail par le garage ? Tu trouvais cela normal, toi ? Bien sûr tu étais petite, mais tu t'en rappelles sûrement. Un homme qui rentre de sa journée, entre par la porte principale, non ? Lui se cachait à chaque fois, pour se changer en bas et mettre ses habits de guerre loin de notre vue. Ce n'est pas honnête ce qu'il a fait. En fait, il a tué des juifs également.

– Oui, mais c'est mon père et je vais tout faire pour retrouver celui qui l'a tué. Tu crois qu'il savait son métier ? Je veux parler de celui qui l'a abattu.

– Oh, sûrement, mon enfant, sinon pourquoi aller le tuer ici près de notre ville. Il a dû avoir des comportements méchants, sales, pendant la guerre et cet homme a voulu le supprimer. Il va te falloir faire une enquête discrète, par-delà la frontière, mais cela sera long et tu n'auras peut-être pas la réponse à ta recherche. Tu sais le nom de ton père mais tu ignores le nom de son assassin. Il l'avait peut-être mérité, mais je comprends que tu veuilles retrouver son agresseur.

– Oui, le retrouver et me venger de cet ignoble individu. J'aimais tant mon père.

La maman ne pouvait rien ajouter à son drame intérieur et la laissa ruminer ses investigations.

Après avoir écumé toute sa région, elle alla voir derrière cette frontière. Elle n'ignorait plus que son papa chéri fut de la gestapo, mais elle sentit qu'il fallait plutôt se rapprocher de la France. Elle voulait savoir qui avait fait cela. Elle se retrouva assez vite vers la première petite ville qu'elle croisa et ce fut la commune d'Apach au bord de la Moselle. Elle questionna pendant des jours et un certain matin, on lui dit d'aller voir un peu, plus bas, vers le village de Kintzing. Il s'y était passé de drôles de choses. Arrivée dans ce village à moitié abandonné, où il ne restait que deux ou trois rues

à peu près préservées, elle n'eut aucun mal à décrire un homme que tous connaissaient ici pour avoir si longtemps fréquenté le 36. Il s'agissait de la gestapo, toujours accompagné par 2 soldats, qui s'arrêtait dans la rue Mortagne et cette traction noire qui effrayait tous les villageois.

Elle s'y rendit mais la maison était vide, délabrées comme tant d'autres. Mais un nom restait encore inscrit sur la porte, en peinture noire, presque illisible. Mais elle réussit quand même à y lire et déchiffrer Mr et Mme Schubert. Elle questionna beaucoup et eut quelques renseignements précieux auprès des rares habitants qui y étaient restés. « Un S.S., ou la Gestapo, allez-savoir, » venait chaque mercredi à cette adresse.

« Vous savez, mademoiselle, c'était une catin, cette femme-là. Tous les mercredis, vous vous rendez compte, avec un Boch en plus ! ». C'est bien qu'elle soit partie faire ses saloperies ailleurs. On respire enfin. Pour les enfants, ce n'était pas respectueux, ils savaient également. Tout se dit dans un aussi petit village. Au revoir mademoiselle.

La jolie blonde, en savait un peu plus, mais n'était guère avancée pour le retrouver. Ils avaient visiblement déménagé et où pouvaient-ils se trouver à cette heure. Pourtant elle ne baissa pas les bras et entendit un jour un nom : Sierck les bains !

Les préparatifs du déménagement étaient entamés et les photos qu'ils avaient reçues, étaient alléchantes. Ils avaient écrit pour recevoir quelques détails du site, de la mer. Eux qui n'avaient jamais quitté cet endroit aux abords d'une frontière qu'ils détestaient, étaient heureux de pouvoir quitter ce lieu qui leur rappelait tant de mauvais souvenirs ! Tout comme ce frère, qu'ils devaient emmener avec eux. Il faudra bien lui révéler un jour qui était son père, mais le moment n'était pas encore arrivé. Ce pauvre garçon n'y était bien sûr pour rien dans ce déferlement de haine de jadis, mais il était quand même, pour eux, un lien qui les unissait à leur passé, un fardeau également. Maman avait arrêté son travail de ménagère et les quelques sous qu'elle avait mis de côté, depuis plusieurs mois, serviraient à ce déménagement ! Les 16 ans d'Arnold en 1952 lui donnèrent encore plus de tonus pour vaincre et combattre, désormais. Il trouverait, lui aussi du travail, arrivé là-bas et participerait ainsi aux besoins de trois personnes. Il n'avait nulle envie de nourrir ce rejeton de 6 ans et encore moins de l'aimer. Mais il ne pouvait pas non plus le tuer. Il affichait déjà une certaine insolence, qui se dessinait sur un visage ingrat. Il ne souriait guère et évitait de parler, de rire, ou d'aider aux tâches ménagères. Il était évident qu'il était étranger à la vie de famille, un peu l'image de son père.

Arnold pourtant, voyait là un renouveau et une suite évidente au profil de sa vie. Même sa mère ignorait tout, comme ce pistolet, l'existence de ce carnet que son fils tenait en secret et qui fit bien sûr le voyage vers cet Est, si convoité. Ils posèrent donc leurs valises à Lisieux, dans un premier temps, histoire de découvrir, se reposer et visiter un peu cette belle région ignorée. Comme elle est belle la mer et son immense étendue et ses promenades à perte de vue, sur ces sentiers abrupts qui longent la falaise. D'en haut on entend bien les vagues en roulis, qui viennent se briser au pied de cette muraille infranchissable. Le vent de l'Ouest leur fera du bien. Engoncé dans ce petit village aux odeurs de méchanceté et de saleté, ce nouveau lieu de vie était un paradis pour eux trois.

Arnold tenta de sympathiser un peu avec cet Albert, dont il n'avait aucune parenté ! Mais à quoi bon le détester. Néanmoins il ne le mettrait jamais dans la confiance, de ses futures actions, s'il y en avait. Cet enfant était issu d'un Allemand et resterait avec des gemmes Allemandes. Et puis au sortir de cette guerre où beaucoup ont perdus toutes notions de fierté, ou d'orgueil, lui voulait absolument garder son franc parlé.

Pour une parenthèse d'histoire il faut savoir que si des viols furent commis en France, l'Allemagne dû également comptabiliser les siens. Environ 130.000 femmes furent violées dont une 25 fois dans la même journée ! 10.000 femmes se suicidèrent. Cette guerre aura également fait augmenter la population, car 200.000 bébés naquirent de relation, France/Allemagne. Collaboration horizontale ou non. Viols ou acceptation volontaires. Nombreux couples se formèrent également de ces unions guerrières.

En ce qui concerne cette folie, il y eut 42.500 camps de toute sorte qui furent construits entre 1933 et 1945. 3.600.000 Juifs furent exterminés vers les chambres à gaz. Raul Hilbert a écrit que les camps d'exterminations « n'avaient aucun précédent jamais utilisé dans toute l'histoire de l'humanité, on avait ainsi tué à la chaîne ». Nous ne comptons pas les Einsatzgruppen, unités spéciales, ou Shoah par balle. Elles ont agi principalement en 1942, dans l'Est Europe en suivant l'avancée de la Wehrmacht. Dans ces horribles chambres étaient entassées 150 personnes ! Sur 7.3 millions de juifs vivant dans les territoires occupés par l'Allemagne, 5.7millions (78%) ont été victimes de la Shoah ! 25% sont morts par les S.S. Et 60% gazés ou fusillés. La France, elle perdit 75.000 juifs, sur le territoire. Petit détail également horrible, il y eut 1.500.000 enfants gazés ou exécutés.

Un bilan qui donne la nausée : Auschwitz/Birkenau ; 1.100.000 morts : 200.000 survivants ! Treblinka ; 1.200.000 morts : 300 survivants ! Belzec ; 500.000morts : 2 survivants ! Sobibor ;